



DIANA RÎNCIOG

Université «Pétrole-Gaz» de Ploiești, Roumanie

 0000-0001-9025-620X

## Stéréotypes, idées reçues et lieux communs dans l'œuvre et la *Correspondance* de Gustave Flaubert

Stereotypes, Received Ideas and Commonplaces  
in Gustave Flaubert's Work and *Correspondence*

**ABSTRACT:** Flaubert undeniably represents a fascinating case with regard to stereotyping, especially if one considers not only his masterpiece, *Madame Bovary*, but also his last volume, left unfinished in perhaps a symbolic way, *Bouvard et Pécuchet*, and the collections of clichés included in his *Dictionnaire des idées reçues* and *Le Sottisier*. What is prosaic is important for the novelist. Moreover, in his *Correspondence* we find a real and fascinating interest in the topic of the cliché. A key sentence concerning what is commonplace suggestively describes Charles Bovary's conversation: "Charles' conversation was as flat as a pavement, and people's ideas paraded on it in their ordinary outfit, without vibrating with emotion, with laughter or with daydreaming" (my translation).

Essentially, our aim is to dwell on language and gesture stereotypes as presented in some of Flaubert's novels as well as in the short story *Un cœur simple* (A Simple Heart) and even in his travel notes. Furthermore, through the agency of Jean-Paul Sartre's ample work *L'Idiot de la famille* (The Family Idiot), it is our aim to look into the language mechanisms which lead to mal du siècle in Flaubert's view, namely the stupidity of wanting a conclusion and the circulation of received ideas.

**KEY WORDS:** stereotyping, correspondence, stupidity, cliché, commonplace, Flaubert's work

Le cas de Flaubert est sans doute fascinant en ce qui concerne le thème de la stéréotypie, surtout si l'on pense au roman *Madame Bovary*, son chef-d'œuvre, mais aussi au dernier volume, inachevé (de façon symbolique, peut-être), *Bouvard et Pécuchet*, ou bien aux collections de clichés fournies par le *Dictionnaire des idées reçues* et *Le Sottisier*. Tout ce qui est banal est important pour le romancier, idée que l'on pourrait conserver pour une possible étude. De

plus, c'est dans la *Correspondance* de l'écrivain que nous trouvons une réelle et passionnante préoccupation pour l'étude du cliché, la bêtise étant le mal du siècle, selon Gustave Flaubert, tout comme l'ennui est une maladie qui ronge les Français (ici Flaubert rejoint Pascal, car tous les deux voient dans l'ennui une vraie stéréotypie dans l'attitude de leurs contemporains) :

L'ennui qui nous ronge en France, c'est un ennui aigre, un ennui vinaigré qui vous prend aux mâchoires. – Nous vivons tous maintenant dans un état de rage contenu qui finit par nous rendre un peu fou. – Aux misères individuelles vient se joindre la misère ; il faudrait être de bronze pour garder sa sérénité.

*Correspondance*, lettre à Henriette Collier, 8 décembre 1851 ; t. 2, p. 20

La phrase-clé qui renvoie aux lieux communs décrit suggestivement la conversation de Charles Bovary ; nous observons l'emploi de l'indicatif imparfait (l'« éternel imparfait » que l'on a parfois reproché à Flaubert) comme allusion à la permanence du phénomène : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie ». (FLAUBERT, 1991: 42) En principe, nous nous proposons d'exploiter les stéréotypies de langage/gestes, dans certains romans de l'écrivain, tout comme dans la nouvelle *Un cœur simple* ou même dans les *notes de voyage*.

Nous allons également essayer de comprendre – à partir de la vaste étude de Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille* – les mécanismes du langage qui mènent au mal du siècle dans la vision de Flaubert : la bêtise de vouloir conclure, l'expression d'idées reçues. Gustave Flaubert a commencé son existence littéraire comme un admirateur de Chateaubriand, reconnaissant le mérite de celui-ci d'inaugurer une nouvelle sensibilité de l'époque, selon l'opinion du critique Jean Borie. Nous savons que l'esprit critique et la lucidité de *l'ermite de Croisset* seront capables de saisir le cliché même chez sa première idole, Chateaubriand, qui a eu la tâche difficile de frayer un nouveau chemin de la littérature française au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La technique du détail, la prémisse du désir, le style impersonnel sont des constantes de l'écriture flaubertienne qui expliquent et démontrent nettement l'importance du moment Flaubert dans la prose du XIX<sup>e</sup> siècle, la révolution qu'il a engendrée dans la littérature.

Le péché primordial de ses contemporains, et de son siècle en général, est de *vouloir conclure à tout prix*, de prétendre avoir découvert la cause des phénomènes politiques ou des réalités profondes de la vie. D'une roue qui tourne, s'exclame Flaubert, comment peuvent-ils compter les rayons ? « Le XIX<sup>e</sup> siècle, dans son orgueil d'affranchi, s' imagine avoir découvert le soleil » (*Correspondance*, lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857 ; t. 2, p. 718).

Alors, comment surmonter cet obstacle, comment *guérir* ses contemporains qui témoignent d'un esprit si borné, qui sont si orgueilleux ? La solution pro-

posée par Flaubert serait de renoncer à cette *rage de vouloir conclure*, à cette manie funeste et stérile des gens de considérer leurs connaissances complètes, immuables. Montaigne, quant à lui, nous conseillait de dormir chaque soir sur l'oreiller du doute... Contempler ardemment les choses du monde, en n'oubliant pas le droit de chacun d'interpréter différemment la même réalité, cela est pour Gustave Flaubert la voie qu'on doit préparer à l'avenir. Il y a quelques-uns, observe-t-il, qui peignent l'infini en bleu et d'autres en noir. L'effet peut être chaque fois extraordinaire.

Il ne faut pas imposer aux autres sa propre vision. Cette tolérance nous semble une bénéfique anticipation de la future orientation de l'histoire des mentalités, où les tendances individualistes, les préjugés ciblant une fausse indépendance seront enfin abolis.

La Bêtise universelle, glorifiée avec une ironie subtile dans le roman *Bouvard et Pécuchet*, effraie Flaubert, en lui donnant la sensation du déluge, en lui provoquant, écrit-il, dans une lettre à la princesse Mathilde, la terreur que devaient subir les contemporains de Noé, « quand ils voyaient l'inondation envahir successivement tous les sommets » (décembre 1878 ; t. 5, p. 475).

La conclusion de Flaubert serait en même temps une possibilité de sauvegarder les gens d'esprit: ils devraient « se construire quelque chose d'analogue à l'Arche, s'y enfermer et vivre ensemble. » La haine du bourgeois et de la bourgeoisie est une dominante de l'attitude flaubertienne envers ses contemporains et son époque (SARTRE, 1971 : 623, t. 1). Le personnage du pharmacien Homais est peut-être le couronnement de cette bêtise triomphante, comme le démontre aussi la dernière phrase du roman *Madame Bovary*, nous présentant ce pharmacien décoré : « Il vient de recevoir la croix d'honneur » (FLAUBERT, 1991 : 310). Le passé récent du verbe *recevoir* nous semble significatif pour ce phénomène de la bêtise triomphante, qui peut caractériser toutes les époques, pas seulement celle de Flaubert.

En général, Flaubert est dérangé par ceux qui imitent : « Voilà ce que j'appelle des esprits inutiles – c'est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d'autres » (lettre de Mme Roger des Genettes, 1er septembre 1878 ; t. 5, p. 425). Et la plupart de ses héros ont une personnalité faible, une sorte d'impuissance de l'esprit ; c'est pourquoi ils se conçoivent autres qu'ils sont, mais par l'imitation ils n'arrivent jamais à égaler leurs modèles, croit Jules de Gaultier (GAULTIER, 1993 : 11). En effet, ils imitent plutôt les aspects extérieurs – les gestes, l'intonation, les vêtements, la manière de parler, ce qui fait que cet effort devienne une parodie. Par exemple, Emma Bovary après le bal de la Vaubyessard est une autre personne, hantée par son immense désir de ressembler aux dames de l'aristocratie, connues à l'occasion de cet événement mondain, moment décisif, qui fera une brèche dans son existence, car elle ne pourra jamais se concevoir comme elle l'était auparavant... Emma et ses rêveries qui trouvent leur source dans les clichés romantiques... Quelle déception

de voir tour à tour ses aspirations s'évanouir...une première désillusion s'avère même son mariage avec Charles : elle l'aurait voulu élégant, à la lumière des flambeaux, comme elle avait lu dans les livres... En réalité, son mariage sera plutôt une cérémonie champêtre, même vulgaire... Et le personnage du marchand de luxe, M. Lheureux (qui est défini comme un marchand de bonheur, un « faux monnayeur » avant l'heure), quelle ironie ! Il alimente tout le temps cet immense désir d'Emma d'être à la mode. Quel arsenal d'idées reçues utilise-t-il pour convaincre Madame Bovary de la nécessité d'acheter un nouvel objet ! Par exemple, l'une des répliques du commerçant est : « Mais vous le savez bien ! [...] C'étaient pour vos petites fantaisies, les boîtes de voyage » (FLAUBERT, 1991 : 227).

Pour ce qui est de la réaction de Flaubert lui-même à l'égard du cliché, la vengeance littéraire de l'écrivain sera son dernier roman – symboliquement inachevé, comme si un autre devait continuer son œuvre, son travail effréné – *Bouvard et Pécuchet*. Mais le *bourgeois* est un personnage qui se trouve dans presque tous les écrits flaubertiens, sauf *La Tentation de Saint Antoine*, *La Légende de Saint-Julien L'Hospitalier* et *Hérodiade* (*Correspondance*, lettre à Madame Roger des Genettes, 1<sup>er</sup> septembre 1878 ; t. 5, p. 425).

Lorsque le sujet se rapporte à son époque, Flaubert nous présente aussi des figures inoubliables de bourgeois, comme celle de Charles Bovary, de M. Arnoux ou du légendaire pharmacien Homais. Néanmoins, l'écrivain reconnaissait certains mérites des bourgeois – la bonté, la gentillesse, les bons sentiments, même les vertus. Le problème est, qu'en dépit de ces incontestables qualités, le bourgeois ne devient pas artiste. C'est l'éternelle incompatibilité entre le fond et la forme.

Laurent Adert analyse en ces termes les romans de Flaubert *Madame Bovary* et *Bouvard et Pécuchet* :

Toute parole collective, quelle qu'elle soit, est une fiction, en ce sens qu'il n'existe pas de sujet collectif susceptible d'en soutenir réellement l'énonciation. Les romans de Gustave Flaubert, de Nathalie Sarraute et de Robert Pinget, diversement, prennent ce discours collectif impossible pour matériau ; ils en représentent les linéaments, en scrutent les failles, en interrogent les rêves, les fantasmes et la violence ; ce faisant, ces œuvres redonnent perpétuellement sa chance à la dissemblance des sentiments intersubjectifs de se manifester sous la parité des expressions collectives.

(présentation du volume)

Pour Flaubert, *bourgeois* reste – inexorablement – le synonyme de la *médiocrité*. Les expressions visant la bêtise dépassent le cadre métaphorique dans les lettres de Flaubert : « La bêtise humaine, quel gouffre ! – La terre est un vilain séjour, décidément » (Lettre à la princesse Mathilde, 1878 ; t. 5, p. 475).

Ou bien : « [...] la terre a des limites ; mais la bêtise humaine est infinie » (Lettre à Maupassant, 19 février 1880 ; t. 5, p. 841). Et, un dernier exemple : « La bêtise humaine, actuellement, m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche, ayant sur le dos l'Himalaya » (Lettre à Edmond de Goncourt, 9 octobre 1877 ; t. 5, p. 309). La préférence pour la comparaison est visible dans les textes flaubertiens (les critiques littéraires ont compté en moyenne une par page pour le roman *Madame Bovary*), et dans les lettres de Flaubert, nous retrouvons ce goût infaillible en ce qui concerne cette figure de style, comme le prouve l'exemple de la citation ci-dessus.

Dans son étude sur l'œuvre de Gustave Flaubert, Maurice Nadeau note cette idée : « Au-delà de toute interrogation, de toute inquiétude, le bourgeois vit et ne rêve pas. C'est pour cette raison que le monde lui appartient » (NADEAU, 1980 : 25). Ne pas rêver est à l'opposé de l'attitude bovaryque, c'est le propre de l'individu sans imagination, on pourrait dire ; mais c'est la différence essentielle entre désirer un monde idéal et maîtriser le monde réel, dont on fait partie effectivement.

Emma Bovary est un exemple parfait d'imagination nourrie par les lieux communs, comme il se passe quand elle se représente la ville de Paris (l'atmosphère mondaine, les nouveautés, tout est rempli de clichés, d'idées reçues). Gérard Gengembre, dans sa fine étude sur le roman *Madame Bovary*, affirme :

L'ailleurs bovaryen se résout en ramassis de poncifs, clichés et stéréotypes romantiques. Rien n'est vrai, tout est du déjà écrit, du déjà lu, de la fausse monnaie. La conversation avec Léon prend l'allure d'une scène emblématique : elle rassemble dans l'échange dérisoire des lieux communs la destruction de l'illusion.

GENGEMBRE, 1990 : 59

Dans *L'Éducation sentimentale*, Frédéric Moreau s'exclame devant Mme Arnoux : «—Ah, Quelles maximes bourgeoises vous avez !», tandis que la femme répond «— Mais je ne me vante pas d'être une grande dame !» (FLAUBERT, 1983 : 233).

La discussion a comme sujet le bonheur et la femme est sûre de ne pas le trouver dans le mensonge, les inquiétudes et le remords. Un autre exemple, les mêmes protagonistes : «—Je n'ai rêvé que de vous, dit-il/- Les rêves ne se réalisent pas toujours» (FLAUBERT, 1983 : 227).

En se rapportant au *Sottisier*, livre de Flaubert, construit de clichés recueillis durant sa vie, Maupassant fournit les explications suivantes :

Ce *surprenant édifice de science*, bâti pour démontrer l'impuissance humaine, devait avoir un couronnement, une conclusion, une justification éclatante. Après ce réquisitoire formidable, l'auteur avait entassé une foudroyante provision de preuves, le dossier des sottises cueillies chez les grands hommes.

[...] *Quiconque a écrit sur un sujet quelconque a dit parfois une sottise*. Cette sottise, Flaubert l'avait infailliblement trouvée et recueillie ; et, la rapprochant d'une autre, puis d'une autre, il en avait formé un faisceau formidable qui déconcerte toute croyance et toute affirmation. L'aptitude de Gustave Flaubert pour découvrir ce genre de bêtises était surprenante [...]

Dans le roman *L'Éducation sentimentale*, nous trouvons la phrase suivante: « Il fallait attaquer les idées reçues, l'Académie, l'École Normale, Le Conservatoire, la Comédie-Française, tout ce qui ressemblait à une institution. C'est par là qu'ils donneraient un ensemble de doctrine à leur Revue. Puis, elle serait bien posée, le journal tout à coup deviendrait quotidien ; alors, ils s'en prendraient aux personnes » (FLAUBERT, 1983 : 209). Ou bien celle-ci : « [...] Quant à desservir une opinion, le plus équitable, selon moi, et le plus fort, c'est de n'en avoir aucune » (FLAUBERT, 1983 : 207).

Pierre Sipriot affirme que *L'Éducation sentimentale* est « le premier roman du lieu commun et de la sérénité inébranlable qu'il procure » (FLAUBERT, 1983 : XIII, préface). Un livre qui illustre l'axiome de Sartre selon lequel dans les romans flaubertiens *on est parlé*. (SARTRE, 1971 : 623, t. 1).

Quant au caractère inachevé du *Sottisier*, cela nous apparaît aussi comme un symbole: la besogne doit être reprise, si possible, par un autre, pareil à Flaubert. Et Julian Barnes a raison d'évoquer le cas du violoniste pour lequel Schoenberg avait écrit son *Concert pour violon*. Quand le violoniste a refusé de le jouer, sous prétexte qu'il fallait un musicien à six doigts, le compositeur a répliqué: « Je peux attendre ».

Il faut souligner le fait que le mot *mœurs* apparaît à l'intérieur du recueil une vingtaine de fois, le mot étant significatif, à notre avis, pour la cible du collectionneur : les différentes manières de parler ou de penser de ses contemporains.

*Le Sottisier* est structuré en deux grandes parties – I. *De l'imbécilité triomphante* et II. *Un collier de perles de style* –, chacune étant composée de plusieurs chapitres, qui sont en effet des syntagmes très suggestifs et contournent toujours subsidiairement l'idée de la bêtise, de la médiocrité. Citons quelques-uns, parmi les plus intéressants : *Aberrations du goût* ; *Stupidités de la critique* ; *Haine des romans* ; *Quand la science se contredit* ; *Candeur de la religion* ; *Apologie du médiocre* ; *Égarements de l'amour* ; *Perles du style scientifique / ecclésiastique / romantique / mélodramatique / révolutionnaire / officiel / journalistique / des jocrisses et des crétins / rococo*. Il y a aussi un chapitre – le dernier – intitulé *Charmes de la périphrase*. Au total, le volume comprend 25 chapitres.

Parmi les écrivains cités dans *Le Sottisier*, le nom de Chateaubriand est vraiment très fréquent, et nous avons remarqué une ironie sous-jacente de Flaubert, l'anti-romantique : « Recette pour avoir du génie et pour être poète. Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est difficile d'avoir du génie. Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, t. 3, p. 22 » (FLAUBERT, 1995: 32).

Flaubert cite de nombreux passages tirés de l'œuvre des spécialistes, sur l'effet néfaste du roman, en particulier sur les femmes, et nous pourrions le constater notamment dans le chapitre *Haine des romans*.

Pour ce qui est du deuxième chapitre du *Sottisier – Stupidités de la critique* –, l'opinion de Flaubert est claire dès sa *Correspondance*, et, en même temps, son ironie amère, incisive : « C'est perdre son temps que de lire les critiques. [...] on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat » (Lettre à Louise Colet, 1846).

Cette haine du romantisme vise surtout le roman (le sujet du troisième chapitre) et Flaubert, amoureux depuis toujours du livre de Cervantes, *Don Quichotte*, donne des citations qui flagellent même le désir de l'imagination, le sentiment de la mélancolie (FLAUBERT, 1995 : 55). « Pratique pour la continence. Contre les romans. / Éviter tout ce qui enflamme l'imagination, par exemple les romans ! / Guillaume Hufeland, *L'Art de prolonger la vie humaine* ».

Conçu en 1847, le projet du *Dictionnaire...* ne sera jamais achevé (pouvait-il l'être ?), et c'est seulement en 1911, plus de trente ans après la mort de Flaubert, que sera publié ce manuel contenant « tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et amiable », par ordre alphabétique et sur tous les sujets possibles.

Cette faculté, pour la nommer ainsi, était aiguë dès l'époque de sa jeunesse, car, à son retour d'Orient, Flaubert conçoit l'idée de ce *Dictionnaire des idées reçues*, qui devait être tel « qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvaient » (THIBAUDET, 1992 : 204). Albert Thibaudet accentue sur la genèse précoce de ce *Dictionnaire...*, qui aurait peut-être figuré dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. La chose qui nous semble encore plus pertinente, c'est son observation :

On peut même considérer comme une esquisse du *Dictionnaire* ou un supplément au *Dictionnaire* les passages en italiques de *Madame Bovary*, une centaine environ (j'en ai compté quatre-vingt-treize). Les italiques indiquent qu'ils ne font pas partie du langage de l'auteur, mais donnent des exemples du langage par clichés, qui appartiennent naturellement aux habitants d'Yonville.

En ce qui concerne *Le Dictionnaire des idées reçues*, l'ouvrage est un savoureux alphabet des principaux clichés collectionnés par Flaubert durant sa vie. Nous essayons de mettre en revue les plus intéressants, ceux qui pourraient contourner la mentalité de l'écrivain à l'opposé de celle de ses contemporains.

« ACADEMIE FRANCAISE – La dénigrer, mais tâcher d'en faire partie si on peut » (FLAUBERT, 1993 : 486). Nous n'indiquerons plus les pages, étant donné l'ordre alphabétique qui rend facile le repérage des citations.

Il y a aussi des définitions fulgurantes qui semblent exercer le langage philosophique, étant donné l'esprit critique de Flaubert, sa révolte pour le nombri-  
lisme de ses compatriotes :

DIPLÔME – Signe de science. Ne prouve rien.

DOUTE – Pire que la négation

ÉTRANGER – Engouement pour tout ce qui vient de l'étranger, preuve de l'esprit libéral. Dénigrement de tout ce qui n'est pas français, preuve de patriotisme.

Avec beaucoup d'ironie, Flaubert offre la définition suivante: FERME (subst.) – « Lorsqu'on visite une ferme, on ne doit y manger que du pain bis et ne boire que du lait. Si on ajoute des œufs, s'écrier: *Dieu! Comme ils sont frais! Il n'y a pas de danger pour qu'on en trouve de comme ça à la ville* ». Dans *Le Dictionnaire des idées reçues* nous trouvons de courtes définitions, extrêmement amusantes, chose qui rend sa lecture très agréable, très actuelle, satisfaisant le goût d'un public si ennuyé et pressé, comme l'est celui du XX<sup>e</sup> siècle. Citons quelques exemples, parmi les plus savoureux, comme est celui de « méthode » :

GRENIER – On y est bien à vingt ans!

HÉBREU – Est hébreux tout ce qu'on ne comprend pas.

ITALIE – Doit se voir immédiatement après le mariage. Donne bien des déceptions, n'est pas si belle qu'on dit.

JANSÉNISME – On ne sait pas ce que c'est, mais il est très chic d'en parler.

LAC – Avoir une femme près de soi quand on se promène dessus.

LUNE – Inspire la mélancolie. Est peut-être habitée ?

MANDOLINE – Indispensable pour séduire les Espagnoles.

MAXIME – Jamais neuve mais toujours consolante.

MÉDECINE – S'en moquer quand on se porte bien.

MÉTHODE – Ne sert à rien.

MOULIN – Fait bien dans un paysage.

OASIS – Auberge dans le désert.

PIANO – Indispensable dans un salon.

POLICE – A toujours tort.

POURPRE – Mot plus noble que rouge.

TOLÉRANCE (maison de) – N'est pas celle où l'on a des opinions tolérantes.

Dans un article intitulé *Modernité du lieu commun. En marge de Flaubert* : Novembre, Shoshana Felman a un point de vue inédit, parce qu'on met en évidence une idée paradoxale : la répétition mécanique d'une formule toute faite, d'un langage stéréotypé ; alors la modernité du lieu commun serait une nouveauté, une tentative de rompre avec les clichés du passé et d'échapper ainsi à la mémoire culturelle :

Le lieu commun n'est-il pas, au contraire, la clôture de cette mémoire dans ses pires automatismes, le sillon, à l'intérieur du langage, d'un déjà-lu, déjà-vu, déjà-dit ? [...] Écrire n'était-il pas pour Flaubert, plus que pour tout autre, faire profession de rupture avec le lieu commun ? Flaubert n'a-t-il pas composé le *Dictionnaire des idées reçues* – <Apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces> –, afin justement que, <une fois qu'on l'aura lu, on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent<sup>1</sup> ?>

Dans la nouvelle *Un cœur simple*, Flaubert nous offre le portrait inoubliable de la domestique Félicité, une femme dont l'existence semble réduite aux gestes stéréotypés :

Son visage était maigre et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; – et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

FLAUBERT, 2009 : 10

Dans les notes de voyage, l'écrivain donne la mesure de ses observations sincères, exprimées d'une manière simple mais profonde, car ces textes, comme les lettres de Flaubert, donnent tout sur l'homme Flaubert. Par exemple, *l'étranger* est défini d'une façon qui nous évoque le personnage de Madame Bovary : nous nous souvenons de sa fascination pour tout ce qui se passait dans la capitale, de ses efforts d'imiter quoi que ce soit :

Quoi qu'il soit, l'étranger pour eux est toujours quelque chose d'extraordinaire, de vague et de miroitant dont ils voudraient bien se rendre compte ; on l'admire, on le contemple, on lui demande l'heure pour voir sa belle montre, on le dévore du regard, d'un regard curieux, envieux, haineux peut-être, car il est riche, lui, bien riche, il habite Paris, la ville lointaine, la ville énorme et retentissante.

FLAUBERT, 1998 : 217

Flaubert écrit toujours dans ses notes de voyage que les gens peuvent avoir de « petites idées européennes » (FLAUBERT 1998 : 65), selon lesquelles ils jugent les mœurs de la Corse, par exemple.

<sup>1</sup> Lettre à Louise Colet, 17 décembre 1952, *Préface à la vie d'écrivain*, Ed. Geneviève Bollème, Paris, Le Seuil, 1963, p. 96–97, cite par l'auteur de l'article à la page 32.

## Bibliographie

- ADERT, Laurent 1996 : *Les mots des autres : Flaubert, Sarraute, Pinget (Lieu commun et création Romanesque dans les œuvres de Gustave Flaubert, Nathalie Sarraute et Robert Pinget)*, Presses Universitaires du Septentrion, [https://books.google.ro/books?id=Y7s3U5ODK4UC&pg=PA15&lpg=PA15&dq=les+lieux+communs+dans+l%27oeuvre+de+Flaubert&source=bl&ots=x-4cJ8zYNO&sig=cvzs8-as91BVjgMbfdmaYV5gwq4&hl=ro&sa=X&ved=2ahUKEwj-r8X41M\\_fAhV1MewKHcuwAFsQ6AEwB3oECAQQAQ#v=onepage&q=les%20lieux%20communs%20dans%20l%27oeuvre%20de%20Flaubert&f=false](https://books.google.ro/books?id=Y7s3U5ODK4UC&pg=PA15&lpg=PA15&dq=les+lieux+communs+dans+l%27oeuvre+de+Flaubert&source=bl&ots=x-4cJ8zYNO&sig=cvzs8-as91BVjgMbfdmaYV5gwq4&hl=ro&sa=X&ved=2ahUKEwj-r8X41M_fAhV1MewKHcuwAFsQ6AEwB3oECAQQAQ#v=onepage&q=les%20lieux%20communs%20dans%20l%27oeuvre%20de%20Flaubert&f=false).
- BORIE, Jean 1995 : *Frédéric et les amis des hommes*. Paris, Grasset.
- FELMAN, Shoshana 1975 : « Modernité du lieu commun. En marge de Flaubert : Novembre ». *Littérature*, n° 20, pp. 32–48. [https://www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_1975\\_num\\_20\\_4\\_2024](https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1975_num_20_4_2024).
- FLAUBERT, Gustave 1973–2007 : *Correspondance*. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 5 vol.
- FLAUBERT, Gustave 1983 : *L'Éducation sentimentale*. Paris, Librairie Générale Française, coll. Le livre de poche.
- FLAUBERT, Gustave 1991 : *Madame Bovary*. Paris, Hachette, coll. Grandes œuvres.
- FLAUBERT, Gustave 1993 : *Bouvard et Pécuchet*. Paris, Gallimard, coll. Folio (*Le Dictionnaire des idées reçues*, pp. 485–555).
- FLAUBERT, Gustave 1994 : *Dictionnaire des idées reçues*. Éd. Mille et Une Nuits.
- FLAUBERT, Gustave 1995 : *Le Sottisier*. Nil éditions.
- FLAUBERT, Gustave 1998 : *Voyages*. Paris, Arléa.
- FLAUBERT, Gustave 2009 : *Trois Contes*. Paris, Librio.
- GAULTIER, Jules de 1993 : *Bovarismul*. Iasi, Institutul European.
- GOTHOT-MERSCH, Caroline 1983 : « La parole des personnages ». In : *Travail de Flaubert*. Paris, Seuil.
- GENGEMBRE, Gérard 1990 : *Madame Bovary*. Paris, PUF.
- NADEAU, Maurice 1980 : *Gustave Flaubert, écrivain*. Paris, Les Lettres Nouvelles.
- PHILIPPE, Gilles ; PIAT, Julien 2009 : *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*. Paris, Fayard.
- SARTRE, Jean-Paul 1971 : *L'Idiot de la famille Gustave Flaubert de 1921 à 1857*. Paris, Gallimard, 3 vol.
- RÎNCIOG, Diana 2013 : *Histoire et mentalité dans l'œuvre de Gustave Flaubert (Étude sur la Correspondance)*. 2e édition, Iași, Ed. Institutul European.
- RÎNCIOG, Diana 2015 : « Passions, illusions et mots creux dans deux romans de Gustave Flaubert, *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale* ». In : *Ethos/Pathos/Logos. Le sens et la place de la persuasion dans le discours linguistique et littéraire (actes du colloque édités par Franck Colotte et Diana Rînciog)*. Paris, L'Harmattan.
- THIBAUDET, Albert 1992 : *Gustave Flaubert*. Paris, Gallimard.

## Note bio-bibliographique

**Diana Rînciog** est maître de conférences de l'Université Pétrole Gaz de Ploiesti. Spécialiste de Flaubert, elle a consacré sa thèse de doctorat à *l'Histoire et mentalités dans l'œuvre de Gustave*

---

*Flaubert (Etude sur la Correspondance)* dont la deuxième édition, préfacée par Franck Colotte, est parue en 2013. Elle participe régulièrement à des colloques consacrés à cet auteur, mais aussi à des manifestations concernant la littérature française des XIX<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle est également préoccupée des problèmes de la traduction du texte littéraire roumain et français. Elle est aussi l'auteure des livres destinés aux étudiants de la deuxième et troisième année, *Le roman du XIX<sup>e</sup> siècle (de Stendhal à Zola)* et *Le théâtre français aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, tout comme d'un ouvrage de littérature et civilisation, *Littérature, culture et civilisation françaises du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à présent* (Editura Universității Petrol-Gaze din Ploiești, 2013 ; co-auteure), et co-éditrice du volume *Ethos, Pathos, Logos. Le sens et la place de la persuasion dans le discours linguistique et littéraire* (Paris, L'Harmattan, 2015). Elle fait régulièrement des conférences et des traductions des nouvelles de Lucette Desvignes (*Treisprezece povesti de Crăciun*, Iasi, Institutul European, 2017).